

La déesse : son marteau et ses canons

Philippe St-Germain

Numéro 262, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Germain, P. (2017). La déesse : son marteau et ses canons. *Spirale*, (262), 54-57.

La déesse : son marteau et ses canons



Par Philippe St-Germain

En faisant de Thor une femme, à l'automne 2014, l'auteur Jason Aaron a provoqué un coup de tonnerre dans l'industrie du *comic book* américain. Un tel retournement – comme celui provoqué par la «mort» de Superman en 1992, autre événement médiatiquement marquant – amène son lot d'observateurs qui, autrement, n'éprouvent guère d'intérêt pour la bande dessinée. Que ceux-ci se soient éclipsés après la tourmente ne change rien à l'affaire : pendant quelque temps, les articles à propos de cette Thor dont on ignorait encore l'identité ont afflué par vagues. On apprend bientôt que Thor était en réalité Jane Foster, jusque-là personnage de soutien – depuis sa première apparition, en 1962 (un mois après Thor, dont elle fut d'abord l'infirmière, puis l'amoureuse). Si certains lecteurs et certaines lectrices s'étonnent de son absence dans le plus récent *blockbuster* de l'univers cinématographique Marvel (*Thor : Ragnarok*), après que l'actrice Natalie Portman l'ait personnifiée dans deux films, d'autres, en revanche, souhaitent ardemment sa disparition – voire sa *mort*, ce qui, dans le cas d'une femme atteinte du cancer, manque un peu d'égards...

Thor est une femme

Jane Foster n'est pas une version féminine ou secondaire, une She-Thor ou Lady Thor, voire Lady Thunderstrike. Elle est Thor, et le titre de la première série la mettant en vedette dans ce

rôle s'en tient d'ailleurs à ce seul mot, sans l'édulcorer. Elle tient désormais le marteau magique Mjolnir parce que Thor, fils d'Odin, en est rendu incapable après une cinquantaine d'années de loyaux services. Il n'en fallut pas davantage pour que des critiques émanant de l'*alt-right* anglo-saxonne – dont son porte-étendard, Milo Yiannopoulos, qui a publié à ce sujet un texte bouillant, le 14 février 2015, sur le site Breitbart – y voient la victoire agressive du féminisme misandre et de la rectitude politique sur les valeurs de la droite. Les auteurs de ces textes se sont peut-être reconnus dans le Thor destitué, le choix narratif de Jason Aaron étant perçu comme la destruction systématique du Thor classique, mais aussi comme une attaque contre la masculinité. Aaron ne dédaigne pas les métaphores percutantes : geignard, le fils d'Odin n'arrive plus à... soulever son marteau. Indigne et impuissant, il est condamné à orbiter autour d'un univers dont il n'est plus le maître.

Jason Aaron n'est pas le premier à avoir octroyé ce rôle à Jane Foster : le véritable pionnier est plutôt Don Glut, dans le dixième numéro de la série *What If?* publié en 1978. Cette série proposait des versions alternatives – et temporaires – de personnages de Marvel connus. Il n'était pas question que Thor soit vraiment une femme, mais Glut s'est néanmoins amusé à imaginer Thor en Jane Foster, sous

le nom de Thordis, tout en prenant le soin de ranger ce scénario dans un monde distinct de l'univers merveilleux principal. Plusieurs détracteurs de la version post-2014 se sont d'ailleurs empressés de la surnommer ainsi par dérision et pour mieux la renvoyer dans le groupe des versions alternatives qui laissent peu de traces. Jason Aaron a toutefois rejeté de telles précautions en procédant à une métamorphose plus substantielle (loin d'être une version parallèle, Jane Foster prend carrément la place du Thor précédent), et Marvel lui a emboîté le pas en intégrant Foster dans son lot de produits dérivés, officialisant ainsi son nouveau statut.

Considérer l'avènement d'une Thor comme un coup de publicité ou un sacrifice sur l'autel de la rectitude politique fait l'impasse sur le contexte de ce choix narratif. Celui-ci gagne en cohérence quand on le replace dans ce que l'on pourrait appeler le projet paritaire de Marvel, dans ses bandes dessinées, depuis quelques années : tant chez les personnages que chez celles et ceux qui racontent et dessinent leurs aventures, on note une ouverture progressive à des identités plus variées, dont une présence grandissante des femmes dans des rôles autrefois confiés à une majorité d'hommes. Cette ouverture n'est ni complète ni sans heurts – on l'a noté quand David Gabriel, un employé de Marvel, a paru justifier par «la diversité» les ventes

déclinantes de la compagnie, en mars dernier, ou lorsqu'une photographie de l'éditrice Heather Antos et de ses consœurs, publiée sur Twitter, a suscité des remarques disgracieuses sur les femmes, le féminisme et les soi-disant SJW (*social justice warriors*), en juillet -, mais elle a nourri de stimulants chantiers : des fortes résonances *queer* de la série *Young Avengers* à l'interprétation du rôle de Captain Marvel par Kamala Kahn, en passant par celle de Spider-Man par Miles Morales et de Captain America par Sam Wilson. En outre, deux femmes souvent considérées comme les versions féminines de personnages masculins ont pris du galon à la fin de l'année 2016 quand Jennifer Walters, mieux connue en tant que She-Hulk, est devenue Hulk, tandis que Kate Bishop est (re)devenue Hawkeye.

Le foisonnement des identités gagne aussi l'ensemble des histoires de Jason Aaron situées dans le monde de Thor depuis 2012 : la métamorphose de Jane Foster constitue certes son fait saillant, toutefois l'auteur (épaulé, notamment, par les dessinateurs Esad Ribić et Russell Dauterman) avait minutieusement préparé le terrain pour cet événement pendant les deux années précédentes. Si Thor, à ce moment, est encore celui que l'on connaît bien, Aaron mise cependant sur le caractère pléthorique du personnage en ne le réduisant pas à sa seule occurrence contemporaine. Il développe un premier arc narratif, faisant alterner le passé, le présent et le futur. Ces trois moments traduisent trois lectures et trois versions de Thor qui se côtoient grâce au voyage dans le temps : la jeunesse est incarnée par un homme proche de la version mythologique, carrée et naïve; la maturité, par l'Avenger actuel; le crépuscule, enfin, par le roi Thor vieillissant, qui ressemble à son père, Odin, et incarne une sorte d'épuisement de la tradition à la veille d'une (autre) fin du monde, selon le cycle sans fin du Ragnarök. Aaron a poussé cette multiplication encore plus loin dans la minisérie *Thors* (2015), laquelle réunit les Thor des différents univers de la cosmologie

marvélienne (*multiverse*). Il ne s'agit pas ici que d'un *boys' club* : le vieux Thor a trois petites-filles rebelles, surnommées « *girls of thunder* ». Tout juste avant que Jane Foster ne soulève le marteau magique, les trois jeunes femmes appellent de tous leurs vœux les aventures d'une superhéroïne qui ne devrait rien à ses collègues masculins.

Elles seront bien servies. Après avoir assommé un adversaire qui estimait que les féministes ruinent tout, Jane Foster lui lance : « *That's for saying "feminist" like it's a four-letter word, creep.* » De quoi faire rager Yiannopoulos tout en réjouissant les *girls of thunder* - celles de Jason Aaron tout comme celles qui lisent *Thor* depuis 2014! Ici comme ailleurs, les scénarios de Jason Aaron proposent une relecture critique des controverses autour du rôle et de la place des femmes dans la culture populaire; ils sont à la fois le catalyseur et le produit de débats qui les dépassent et qui n'ont pas encore trouvé leur aboutissement.

Les deux canons

Les enjeux identitaires relatifs aux superhéros ont beaucoup à voir avec la notion de « canon » qui, dans l'histoire du *comic book* comme dans d'autres arts sériels, prend la forme de la *continuité* : la cohérence de versions assez différentes les unes des autres, en fonction des époques ou de la sensibilité des créateurs. Thor a ceci de singulier qu'il est lié à deux canons : celui des superhéros et celui des héros de la mythologie nordique. Le personnage de Marvel entretient avec son homologue mythologique un commerce sûr - dans son allure et ses pouvoirs - depuis sa première apparition, en 1962, dans la série *Journey into Mystery*; on note dans cette dernière une présence soutenue d'autres personnages (Odin, Loki, Heimdall, Sif, etc.) et de repères géographiques (Asgard, le pont Bifröst) très courants dans les diverses itérations des mythes. Il y a lieu de penser que le bagage symbolique de Thor est plus lourd que celui de ses collègues marvéliens, ce qui

expliquerait en partie l'ampleur des polémiques identitaires le concernant (et affectant parfois les personnages de soutien : des suprémacistes blancs ont appelé au boycottage du film *Thor, au moment de sa sortie* 2011, lorsqu'ils ont appris qu'Idris Elba y personnifiait un dieu nordique) et les réserves exprimées à propos de ses métamorphoses successives. Que ce soit précisément Thor - un personnage dont la masculinité remonte jusqu'au mythe - qui est devenu une femme rend le choix narratif de Jason Aaron encore plus significatif : la transformation d'un personnage moins lié à la tradition n'aurait pas eu le même retentissement.

Dès sa création, le Thor marvélien se distingue cependant du héros de la mythologie : ce n'est pas un dieu pur mais un médecin, le docteur Donald Blake. En soulevant Mjolnir, il devient le même et l'autre, homme et dieu, terrien et asgardien. Dans le numéro inaugural de *Journey into Mystery*, Blake apprend à être Thor et découvre ses propres pouvoirs avec l'émerveillement que retrouvera Foster 52 ans plus tard. Le rapprochement avec les histoires anciennes s'effectue dans le fond comme dans la forme chez Jason Aaron, la dualité gagnant l'allure même du texte écrit dans une fonte asgardienne stylisée lorsque les paroles de Foster sont rapportées - comme c'est la coutume, historiquement, avec le « parler-dieu » de Thor - et dans des caractères standards lorsque ce sont ses pensées secrètes qui sont données à lire. On peut voir dans ce procédé à la fois la réactualisation d'une technique narrative jadis florissante dans l'histoire de la bande dessinée (il est de moins en moins fréquent de décrire les pensées des personnages) et un métacommentaire : on nous offre deux versions parallèles d'un même récit, l'une *sacrée* et inscrite dans la double continuité des bandes dessinées et de la mythologie; l'autre *profane*, grâce à laquelle Jane Foster découvre à mesure le personnage qu'elle devient.

L'éclatement des identités a été diversement exploité dans l'histoire de Thor (quoique rarement autant que chez Jason Aaron), mais il s'agit d'un lieu commun dans l'industrie du *comic book*.

En ce qui a trait à Jane Foster et à sa légitimité en tant que déesse du tonnerre, on note une tension entre les liens du sang et l'élévation morale. Enfermé dans la tradition, Odin ne parle que des liens familiaux et considère l'inclusion d'un tiers dans cette famille comme un blasphème. Être Thor est pourtant une affaire de mérite (on le voit jusque dans le texte incantatoire gravé sur le marteau : « *if he be worthy...* », qui deviendra « *if she be worthy...* » quand Foster soulèvera Mjolnir pour la première fois), ce qui implique que ce privilège ne devrait pas être réservé à une famille élue d'avance. Un tel moteur narratif fait du Thor bédésinant un vecteur passible d'avoir plus d'un alter ego, ce qui l'éloigne d'une nature figée une fois pour toutes. *L'existence précède l'essence* chez Thor, et ce, depuis ses débuts. Mais tout se passe comme si les lecteurs hostiles au projet de Jason Aaron entendaient ramener le personnage à une essence mythique (et masculine). C'est en ce sens qu'ils reprennent à leur compte une autre sous-intrigue d'Aaron quand ils diffusent des affiches à l'effigie de Jane Foster clamant l'espoir qu'on retrouve « la fausse Thor » pour en finir avec elle.

L'éclatement des identités a été diversement exploité dans l'histoire de Thor (quoique rarement autant que chez Jason Aaron), mais il s'agit d'un

lieu commun dans l'industrie du *comic book*. Ses superhéros les plus célèbres ont souvent eu plus d'un alter ego au fil des ans (Jay Garrick, Barry Allen et Wally West, entre autres personnages, ont tous été Flash). On peut ranger la promotion de Jane Foster parmi les changements d'identité qui ont soulevé le plus de réactions – à la manière de Jean-Paul Valley présenté en tant qu'Azrael dans une minisérie de quatre numéros (1992), avant de devenir un personnage de soutien dans les titres mettant en vedette Batman, puis d'être Batman pendant la convalescence secrète de Bruce Wayne, en 1993. Comme Valley, les personnages qui produisent un tel choc initial ont tendance à se voir attribuer leur propre série solo et, tôt ou tard, à sombrer dans l'oubli. Certes, Jane Foster n'est pas un « nouveau » personnage et, à ce titre, le risque de sa disparition définitive est plus faible, mais il n'est guère étonnant de voir Aaron déployer tous ses efforts pour assurer sa place au panthéon.

Spectres et revenants

En apprenant l'absence probable de Jane Foster dans *Thor : Ragnarok*, les détracteurs de Jason Aaron se sont frotté les mains de satisfaction : ils anticipaient avec soulagement, comme le réveil après un long cauchemar, le retour prochain du Thor

originel dans les bandes dessinées, lequel devrait coïncider, ou presque, avec la sortie du film. Ils estimaient que le conglomerat Disney-Marvel n'oserait pas présenter parallèlement deux Thor, l'un au cinéma et l'autre dans les bandes dessinées (même si la nature du *multiverse* de Marvel autorise la coexistence de plusieurs itérations d'un personnage).

L'espoir d'un retour triomphal du Thor classique n'est pas étranger à la dimension hantologique des *comics books* : les morts sont presque tous destinés à renaître et les absents à revenir, dans un cycle marquant les triomphes successifs d'une frange de lecteurs et lectrices aux dépens d'une autre, comme s'il fallait que chacune trouve éventuellement son compte pour que la machine fonctionne à plein régime. On assiste présentement à une énième étape de cette bataille, Marvel publiant deux séries-événements (*Generations* et *Legacy*) dont les titres axés sur la transmission et l'héritage laissent davantage présager un « retour aux sources » que l'exploration de nouveaux territoires. Jason Aaron – qui écrit *Legacy* – doit composer avec l'appel à la tradition et à l'éternel retour du même qui se fait couramment entendre lorsqu'on ébranle le statu quo. Pour l'instant, à tout le moins, Thor la déesse n'a rien d'un fantôme. ■